Document généré le 15 juil. 2025 19:02

Ethnologies

Souffrir pour être belle: une tradition féminine toujours d'actualité

Suzanne Marchand

Volume 15, numéro 2, 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1083204ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1083204ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)
1708-0401 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cette note

Marchand, S. (1993). Souffrir pour être belle: une tradition féminine toujours d'actualité. *Ethnologies*, *15*(2), 155–161. https://doi.org/10.7202/1083204ar

Résumé de l'article

Depuis des siècles, les femmes souffrent pour être belles. En fait, s'il est une tradition féminine qui n'a rien perdu de sa force, au contraire, c'est bien la recherche passionnée de la beauté, quelles que soient les souffrances à endurer pour y parvenir. Cet article tente d'expliquer la persistance de cette tradition en retraçant les principaux facteurs ayant contribué à accroître la dictature de la beauté féminine depuis le début du XXe siècle et en démontrant que, tout comme dans le passé, la beauté constitue toujours, surtout pour les femmes, un atout fort appréciable.

Tous droits réservés © Ethnologies, Université Laval, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

NOTES DE RECHERCHE/RESEARCH NOTES

SOUFFRIR POUR ÊTRE BELLE: UNE TRADITION FÉMININE TOUJOURS D'ACTUALITÉ

Suzanne MARCHAND*
Université Laval, Québec

Depuis des siècles, les femmes se livrent à des rituels parfois douloureux pour atteindre un idéal de beauté. Certes, les pratiques esthétiques et les canons de la beauté féminine ont varié au fil du temps, mais les femmes n'ont jamais cessé de souffrir pour être belles. En fait, s'il est une tradition féminine qui remonte à la nuit des temps, c'est bien la recherche passionnée de la beauté, quelles que soient les souffrances à endurer pour y parvenir. Tradition qui n'a d'ailleurs rien perdu de sa force, puisqu'on est en droit de croire que nous souffrons encore plus aujourd'hui qu'il y a cent ans pour être belles. Et, s'il en est ainsi, c'est bien parce que, aujourd'hui comme hier, les avantages liés à la possession de cet atout prestigieux qu'est la beauté sont loin d'être négligeables.

La dictature de la beauté

Des temps anciens jusqu'à l'ère moderne en Occident, les femmes n'ont reculé devant aucune souffrance pour satisfaire à certaines exigences esthétiques. Par exemple, on sait que dès le XIVe siècle avant Jésus-Christ la peau claire étant un des critères de beauté les plus valorisés: les femmes se blanchissaient le teint à l'aide de divers produits dont certains étaient très nocifs pour la santé.[1] On sait aussi que, à travers toute l'Antiquité, elles se sont épilé presque tout le corps, utilisant pour ce faire, des préparations à base de résine, des pinces à épiler, des rasoirs et même des lampes dont le feu permettait de brûler le duvet léger![2] Au Moyen Âge, le front haut, large et bombé étant à la mode, elles se sont même arraché les cheveux pour ainsi faire paraître leur front plus grand. Au XVIe siècle, les formes opulentes étant valorisées, elles ont suivi toutes sortes de régimes pour

---

* Ce titre rappelle l'exposition qui a eu lieu au Musée de la Civilisation du 20 octobre 1988 au 14 mai 1989. Il renvoie aussi à mon mémoire de maîtrise intitulé: «Le culte du corps ou le culte de l'âme: mode féminine et société québécoise au cours de la période 1920-1939» (Université Laval, 1989) et à ma thèse de doctorat, en cours, sur «Corps féminin, corps masculin: représentations collectives et vécu au Québec, 1920-1990».

1. Catherine Marceau, «Lorsque blancheur signifiait beauté», *Historia,* 1985, nº 458, p. 88-96.
2. Pierre Chuvin, «Clefs pour une coutume: l'épilation», *L'histoire,* 1985, nº 82, p. 94-96.

engraisser.[3] Au siècle suivant, elles se sont mis de la belladone dans les yeux, l'atropine contenue dans cette plante vénéneuse ayant pour effet de dilater la pupille et de faire paraître les yeux plus grands.[4] Et, à partir du XVIIIe siècle, le pied et la taille constituant deux parties du corps féminin particulièrement valorisées, elles n'ont pas hésité à se hisser sur de hauts talons et à se corseter pour façonner et mieux mettre en valeur ces régions de leur anatomie.[5]

Cependant, même si, au cours des siècles passés, le corps féminin a été l'objet de multiples interventions visant à en «améliorer» l'apparence, il n'a sans doute jamais été l'objet d'autant d'attentions et de manœuvres d'embellissement que depuis quelques décennies. Nous assistons, en effet, depuis le début du XXe siècle, dans l'ensemble du monde occidental du moins, à une augmentation de l'importance accordée au paraître et, par conséquent, à une augmentation des pratiques à visée esthétique. L'urbanisation croissante, la diffusion d'images de plus en plus réalistes grâce à la photographie et au cinéma, de même que le développement du commerce de détail ont largement contribué à ce phénomène.

D'une part, en entraînant la disparition du haut degré de cohésion sociale qui caractérisait les communautés rurales, la vie urbaine a contribué à une modification importante de la façon de se percevoir et de percevoir les autres. Confrontés à des étrangers dont ils ne savent habituellement rien, les hommes et les femmes vivant en milieu urbain doivent en effet se fier de plus en plus sur les apparences pour évaluer les autres.

> Dans un village, souligne Marie-Thérèse Duflos-Priot, chacun connaît tout de tous et depuis longtemps [...]. Dans la foule urbaine, au contraire, autrui surgit, dans le champ visuel de chacun, inconnu et dépourvu de toute réputation. L'aspect qu'il présente à ce moment précis constitue, au moins au premier instant, la seule information reçue par le partenaire.[6]

Il en résulte non seulement une augmentation de l'importance accordée à l'apparence d'autrui mais également à sa propre apparence, puisqu'elle est investie du pouvoir de renseigner sur soi. Dès lors, la «création» ou «composition» de l'apparence prend une importance considérable.

D'autre part, le développement graduel de procédés techniques permettant de reproduire de plus en plus facilement et fidèlement l'apparence humaine a contribué à accroître les exigences concernant la plastique du corps. Catherine Fouquet a noté, par exemple, qu'avant l'avènement de la photographie l'imposition

---

3. Marie-Claude Phan et Jean-Louis Flandrin, «Les métamorphoses de la beauté féminine», *L'histoire*, 1984, nº 68, p. 48-57.
4. Catherine Marceau, *op. cit.*, p. 95.
5. Philippe Perrot, *Le travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIIe-XIXe siècles*, Paris, Seuil, 1984.
6. Marie-Thérèse Duflos-Priot, «Paraître et vouloir paraître: la communication intentionnelle par l'apparence», *Ethnologie française*, 1976, vol. 6, nos 3-4, p. 249.

de modèles esthétiques n'était guère possible, les représentations de personnes étant peu nombreuses et trop stylisées pour qu'on ait quelque chance de les imiter[7]. De plus en plus populaires et répandus à partir du début du XXe siècle, la photographie et le cinéma[8] ont fortement participé à la diffusion de modèles de beauté, amenant chacun et chacune à poser, sur soi et sur les autres, un regard de plus en plus critique.

Enfin, grâce au développement du commerce de détail, une multitude de produits et services susceptibles d'améliorer l'apparence sont devenus de plus en plus accessibles. En effet, aux grands magasins à rayons, apparus dans la seconde moitié du XIXe siècle, se sont adjoints peu à peu des établissements de services personnels (salons de coiffure, salons de beauté, buanderie, etc.) et des commerces spécialisés dans la vente de produits associés au corps et à ses soins.[9] Par l'intermédiaire de ces établissements commerciaux, cosmétiques, shampooings, teintures, ondulations permanentes, dentifrices, parfums, antisudorifiques, dépilatoires, vêtements, chaussures, accessoires et produits «miracles» de tous genres ont pénétré progressivement dans les foyers, et le corps est devenu l'objet de soins méticuleux.

Pour les femmes, cette augmentation de l'attention accordée au paraître s'est doublée d'un impératif de plus en plus catégorique: être belle. La presse dite «féminine», qui a pris son essor au début du XXe siècle,[10] n'est pas sans avoir participé à ce phénomène. En effet, tant par son contenu rédactionnel que publicitaire, la presse féminine a contribué à accentuer l'importance de la beauté physique pour les femmes, tout son discours reposant sur un postulat fondamental: la beauté favorise merveilleusement celles qui la possèdent. Selon ce discours, l'univers féminin se diviserait donc en deux groupes: les belles femmes à qui tout réussit et les autres. Pour ces dernières, y apprend-on, tout n'est cependant pas perdu: avec un peu d'habileté et de volonté, toute femme peut devenir belle. Autrement dit, la beauté est accessible à toutes, à condition bien sûr d'y mettre le temps et surtout le prix, pourrait-on ajouter, car il importe bien entendu de

7. Catherine Fouquet, *La beauté pour quoi faire? Essai sur l'histoire de la beauté féminine*, Paris, Temps actuels, 1982, p. 154.

8. Au Québec, par exemple, on pouvait dénombrer 172 salles de cinéma en 1939. Source: Yvan Lamonde et Pierre François Hébert, *Le cinéma au Québec: essai de statistique historique (1896 à nos jours)*, Québec, IQRC, 1981, n. p.

9. En 1930, à Montréal seulement, on comptait 1 171 établissements de services personnels et 1 515 commerces spécialisés dans la vente de vêtements et chaussures. Source: Gilles Murray, «Le commerce», *Montréal économique: étude préparée à l'occasion du troisième centenaire de la ville*, sous la direction d'Esdras Minville, Montréal, Fides, 1943, p. 243-272.

10. Même si la presse féminine a fait son apparition au XIXe siècle, ce n'est qu'au XXe siècle qu'elle connaîtra une diffusion massive. Au Québec, par exemple, c'est avec l'apparition de *La revue moderne* (1919) que débute véritablement ce qu'on peut appeler la presse féminine de masse. Source: Micheline Dumont-Johnson, «La parole des femmes, les revues féminines, 1938-1968», *Idéologies au Canada français, 1940-1976;* tome 2, sous la direction de Fernand Dumont *et al.*, Québec, PUL, 1981, p. 11.

consommer les produits et services offerts par la publicité largement présente dans ce genre de littérature pour y parvenir.[11] Bref, la presse féminine, avec ses pages regorgeant de recommandations et de modèles de beauté, a amené les femmes à s'examiner dans les moindres détails et à prendre de plus en plus conscience de leurs imperfections, si minimes soient-elles.

À partir du début du XXe siècle, les femmes se sont ainsi retrouvées de plus en plus soumises aux dictats de la beauté. D'autant plus d'ailleurs qu'elles ont eu à faire face à une profonde redéfinition des canons de la beauté féminine. En effet, à la belle au teint laiteux et aux formes plantureuses a succédé la femme svelte et bronzée. L'apparition de ce nouvel idéal esthétique n'a pas été sans entraîner une augmentation des exigences concernant la plastique du corps féminin. En effet, pour les femmes dont le corps ne correspondait pas aux nouvelles normes d'apparence (poitrine plate, hanches minces, taille effacée), un dur combat allait s'engager. Surtout qu'avec la simplification du vêtement féminin[12] et la vogue du bronzage,[13] il allait devenir de plus en plus difficile de dissimuler toute imperfection. Ne disposant plus des épaisses couches de vêtements permettant une mise en forme du corps, ces femmes se sont vues contraintes de recourir à toute une série de pratiques et de techniques pour se conformer aux nouveaux critères de beauté: exercices physiques, diètes, massages, gaines et corsets, produits amaigrissants de toutes sortes et, plus récemment, chirurgie esthétique, des techniques et pratiques qui impliquent souvent une forte dose de souffrance. Par exemple, certaines femmes jeûnent, se font vomir ou utilisent des laxatifs pour se faire maigrir, en plus de suivre un régime une bonne partie de leur vie.[14] D'autres se font réduire les seins ou brocher l'estomac, ces opérations entraînant parfois des conséquences graves et même mortelles.[15] Bref, depuis le début du XXe siècle, le corps féminin est l'objet d'une évaluation de plus en plus tâtillonne et les femmes souffrent toujours pour être belles.

Acquérir et conserver les attributs physiques les plus valorisés exige certes une vigilance soutenue et beaucoup d'efforts, mais les résultats de ce laborieux travail en valent la peine, car la beauté physique constitue un atout fort appréciable et son pouvoir est loin d'être négligeable.

---

11. Le poids des recettes publicitaires est d'ailleurs primordial pour la presse féminine et les produits de beauté y contribuent pour une large part. Source: Marjorie Ferguson, *Forever Feminine: Women's Magazines and the Cult of the Feminity*, London, Exeter, Heinemann, 1982, p. 42.

12. C'est au cours des années 1920 que, pour la première fois depuis plus d'un siècle, les vêtements féminins ont commencé à peser moins lourd que ceux des hommes: Hillel Schwartz, Never satisfied: *A Cultural History of Diets, Fantasies and Fat*, New York, Free Press, 1986, p. 161.

13. La vogue du bronzage s'est imposée aux États-Unis à partir de 1929 et au cours des années 1930 au Québec.

14. Marc-Alain Descamps, «Le regard de l'autre», *Souffrir pour être belle*, Montréal, Fides, 1988, p. 141-142.

15. Danielle Bourque, *À dix kilos du bonheur*, Montréal, Éditions de l'homme, 1991, p. 114-129.

Le pouvoir de la beauté

«Au gracieux et au joli, Dieu donne profit», affirmait sur des bases très réalistes, un proverbe français du XIXe siècle,[16] proverbe qui pourrait tout aussi bien s'appliquer à notre époque. De nombreuses études démontrent, en effet, que ceux, et surtout celles, que la nature a choyés en récoltent de nombreux bénéfices.

La beauté contribuerait, par exemple, à susciter des attentes et attitudes positives lors du premier contact entre deux personnes. En effet, même si la plupart d'entre nous nient, pour des raisons d'ordre éthique, la fascination ou la répulsion puissante exercée par l'aspect d'autrui, nos premières impressions se forment d'abord sur la base de l'apparence physique. Et il apparaît de plus en plus évident, selon Jean Maisonneuve et Marilou Bruchon-Schweitzer, que les belles personnes produisent des impressions nettement plus favorables: «Les plus beaux individus des deux sexes sont supposés être plus aimables, plus sensibles, plus flexibles, plus confiants en eux-mêmes et avoir plus d'amis que les moins beaux. On les croit en outre plus maîtres de leur destin, plus conscients de leurs objectifs, moins influençables que les individus laids.»[17]

La beauté contribuerait aussi à la réussite professionnelle. Il semble, en effet, que les enseignants ont tendance à évaluer plus positivement le travail d'un bel étudiant et surtout d'une belle étudiante.[18] Et les employeurs seraient très influencés par l'aspect physique d'un(e) candidat(e) lors de la sélection de personnel.[19] La beauté serait même «récompensée» monétairement, les personnes les plus belles gagnant souvent un salaire plus élevé et bénéficiant de plus de promotions que les autres.[20]

La beauté influencerait aussi le diagnostic médical et l'administration de la justice. Dans certaines institutions hospitalières, par exemple, les patients les plus beaux seraient orientés vers la psychothérapie, alors que les autres seraient dirigés vers la chimiothérapie.[21] Et les belles personnes accusées d'avoir commis un crime bénéficieraient d'un jugement nettement plus clément, aujourd'hui[22] comme dans les temps très anciens. «Pareille beauté peut-elle être coupable?» aurait, par exemple, demandé l'avocat grec Hypéride, quatre siècles avant notre

16 . Françoise Loux et Philippe Richard, *Sagesses du corps: la santé et la maladie dans les proverbes français*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1978, p. 22.

17 . Jean Maisonneuve et Marilou Bruchon-Schweitzer, *Modèles du corps et psychologie esthétique*, Paris, PUF, 1981, p. 86.

18 . Maisonneuve et-Bruchon Schweitzer, p. 91.

19 . Patricia Roszell *et al.*, «Physical Attractiveness and Income Attainment Among Canadians», *Journal of Psychology*, 1989, 123, 6, p. 547-559.

20 . Irene Hanson Frieze *et al.*, Attractiveness and Income for Men and Women in Management», *Journal of Applied Social Psychology*, 1991, 21, 13, p. 1039-1057.

21 . Maisonneuve et Bruchon-Schweitzer, *p. 107.*

22 . Eugenia Proctor Gerdes *et al.*, «Perceptions of Rape Victims and Assaillants: Effects of Physical Attractiveness, Acquaintance and Subject Gender», *Sex Roles*, 1988, 19, 3-4, p. 141-153.

ère, au tribunal chargé de juger sa maîtresse, la courtisane Phryné. Soupçonnée d'impiété (chef d'accusation pour lequel Socrate avait déjà été condamné à mort), celle-ci fut acquittée, après que son avocat l'ait complètement dévêtue, révélant ainsi aux magistrats les charmes qui devaient lui sauver la vie.[23]

Soulignons cependant que si la beauté constitue un privilège indéniable dans notre société, elle est toutefois un atout beaucoup plus important pour les femmes que pour les hommes et ce, depuis fort longtemps. N'est-ce pas grâce à elle que les filles dépourvues de dot pouvaient trouver facilement un bon parti? «Jolie fille porte sa dot au front», disait-on autrefois.[24] Et si, aujourd'hui, on ne parle plus de dot, il n'en demeure pas moins que celles qui sont belles sont plus susceptibles de bénéficier de meilleures conditions de vie. Car, tout comme dans le passé, la beauté contribue largement à la mobilité ascendante des femmes. Certaines recherches ont effectivement démontré l'existence d'une relation significative entre la beauté d'une femme et le statut socioprofessionnel de son mari.[25] Cette relation s'expliquerait par l'hypothèse «d'apariement», hypothèse selon laquelle les individus évalueraient leurs propres attributs (intelligence, beauté, statut professionnel, qualités personnelles, revenus) et ensuite choisiraient des partenaires qui leur semblent «égaux» en désirabilité sociale. Les belles femmes échangeraient donc leur beauté contre la réussite sociale et professionnelle des hommes. Ce faisant elles procureraient à leur époux, surtout s'il est laid, une surestimation de sa valeur et une évaluation positive de ses divers attributs. Notons que les femmes, quant à elles, ne semblent pas gagner plus d'estime publique lorsqu'elles épousent un bel homme.[26] Bref, tant et aussi longtemps que persistera l'inégalité des sexes, la beauté demeurera, pour les femmes, l'un des moyens de promotion sociale et économique des plus efficaces.

Cela explique sans doute pourquoi les deux sexes ne sont pas influencés également par la beauté physique. Des recherches récentes démontrent, en effet, que, dans le cadre d'une relation amoureuse, les hommes accordent beaucoup plus d'importance à la beauté physique de leur partenaire que les femmes.[27] En somme, le proverbe français du siècle dernier qui affirmait: «qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il tombe des glands, les filles jolies trouveront mari»[28] demeure toujours valide.

Faut-il se surprendre, dès lors, du fait que la beauté physique contribue davantage à l'estime de soi des femmes qu'à celle des hommes? Jean Maisonneuve

---

23 . Jacques Boudet, *Les mots de l'histoire*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 124.

24 . Loux et Richard, p. 25.

25 . J. Richard Udry and Bruce K. Eckland, «Benefits of being Attractive: Differential Payoffs for Men and Women», *Psychological Reports*, 1984, 54, p. 47-56.

26 . Kenneth J. Gergen et Mary M. Gergen, *Psychologie sociale*, trad. et adapté par Sylvie Jutras *et al.*, Montréal, Études vivantes, 1984, p. 84.

27 . Susan Sprecher, «The Importance To Males and Females of Physical Attractiveness, Earning Potential, and Expressiveness in Initial Attraction», *Sex Roles*, 1989, 21, 9-10, p. 591-607.

28 . Françoise Loux et Philippe Richard, *op. cit.*, p. 25.

et Marilou Bruchon-Schweitzer soulignent, notamment que, chez les femmes, l'estime de soi dépend en grande partie de la manière dont leur corps s'acquitte de sa fonction séductrice, d'où l'importance de la beauté physique, alors que, chez les hommes, elle dépend surtout de la manière dont leur corps contribue à leur réussite professionnelle, d'où l'importance de la force et de l'efficacité.[29] Il est d'ailleurs significatif de constater que plus une femme est belle, plus elle s'auto-évalue positivement à tous les niveaux. Et ce n'est certes pas un hasard si la perte de la beauté physique entraîne, chez les femmes surtout, une baisse considérable de leur propre estime personnelle.[30]

Alors, faut-il s'étonner si les femmes acceptent toujours de souffrir pour être belles?

29 . Maisonneuve et Bruchon-Schweitzer, *p. 119*-120.
30 . Kaiser, p. 82-83.